

Marie Cosnay



**CORDELIA LA GUERRE**



# CORDELIA LA GUERRE



MARIE COSNAY

CORDELIA LA GUERRE

Éditions de l'Ogre

# OGRE N° 7

© Éditions de l'Ogre 2015  
Couverture : © Arthur Pumarelli

ISBN : 979-10-93606-25-5  
Diffusion-distribution : Harmonia Mundi

[www.editionsdelogre.fr](http://www.editionsdelogre.fr)  
ÉDITIONS DE L'OGRE  
40, rue de Montmorency  
75003 Paris











## I

Rue Alsace-Lorraine, devant Carrefour Market. Il est jeune, crie dans le téléphone que là il va péter les plombs si tu lui trouves pas un boulot, qu'il prend le Tercian comme tu lui as dit et que rien toujours rien.

Rien ne peut venir de rien (au téléphone).

Aux deux vieux, Falstaff 1 et Falstaff 2 (pas si vieux), le jeune (joue zébrée de l'oreille à l'œil) : clochard, c'est celui qui tire la cloche dans les églises, vu ? Falstaff 1 et Falstaff 2 rient puis ne rient plus tant le bonhomme jeune et blessé est sérieux, emporté. Acquiescent.

Falstaff 1 : le trouver allongé entre le fleuve et la poste et les flics empêchent qu'on approche, les pompiers lui font la respiration artificielle, une barrière s'est formée, on appuie sur le torse, on appuie et là-bas on empêche, flics et pompiers ; le médecin se penche sur le corps, passe une main devant la bouche, un quart d'heure comme ça à appuyer, empêcher

qu'on approche puis le vieux se lève, ventre d'abord, il bâille, regarde le fleuve, remercie du bout des lèvres. Il s'assied sur le banc à l'arrêt du bus.



Ciel tavelé de morceaux gris, du milieu s'échappe quelque lumière en flaque, aux Trois Fourches le Grec a dit qu'ils n'ont rien entendu, il a bien fallu que quelqu'un appelle les pompiers, dit Ziad à Durruty. Trois bouffées de Ventoline. Des cônes fauves surmontés de poignées de fumée se dressent sur la route des cimes. Les pompiers se hêlent, ici pas de curieux à écarter, il est 17 heures le 31 mars (Ximun devait venir songe Ziad, puis ne songe plus, gêné par l'odeur). Durruty : Ximun ne trouvera rien, pas la peine qu'il se dérange, à quelle vitesse sur ce sentier de montagne et de contrebande roulaient-ils, ils étaient deux, on a vu les tignasses avant qu'elles ne s'enflamment, demain c'est avril, toujours ce froid, le vent. Désespoir de Durruty, le désespoir de toujours, rien de neuf.

L'odeur de la chair – Ziad écarte son chef qui bougonne, respire mal. La bruyère rougit, fait des paquets sur les vallonnements. Les arbres sont presque noirs, les senteurs se mêlent au caoutchouc, la végétation n'a jamais le dessus.

Les buissons griffés d'une forme qui glisse, se faufile. Ziad est à proximité des Trois Fourches, c'est à dos d'âne qu'on traversait autrefois, il n'y avait pas de chemin.

Ximun est venu ; penché dans les cendres il fouille entre les morceaux qui restent. Cependant, Ziad monte, la forme

faufilée tout à l'heure lui échappe. Il lape les senteurs, va, vient sur le sentier des ânes et des contrebandes d'autrefois, une centaine de mètres avant les Trois Fourches.

Puis il commande un steak tartare.

Rien entendu de spécial dans l'après-midi ?

Avant les pompiers, rien, dit le Grec qui appelle sa femme pour qu'elle répète ce qu'elle a dit déjà à Durruty. Gabrielle, la femme du Grec : joues roses, la jupe s'envolait, quelque chose d'indéfinissable avec elle. Ziad n'a pas le temps de toucher son assiette, steak tartare frites décongelées trempées d'huile rance, que Ximun téléphone.

On a quelques traces. Et une surprise pour toi.

Des cheveux sont enfermés dans de petits sachets plastique. Et une pierre rouge, un rubis, qu'on va faire expertiser. Le rubis roule dans la main de Ziad qui a rejoint Ximun.

C'est la surprise ?

Non.

Un Beretta. Empaqueté, lui aussi. Un 92. Un des types en a goûté.

Ziad est au volant de sa voiture, en contrebas. L'odeur mélangée des chairs et des pneus cramés. De la vieille fumée pleure après les nuages. On dirait qu'il va pleuvoir. Le vent fait du bruit, Ziad ne démarre pas tout de suite, il a oublié de demander à Ximun à quelle heure a eu lieu l'accident.

Entre 15 et 18 heures, répond celui-ci au téléphone. Avec un peu de chance on aura des empreintes.



C'est la salle centrale du palais, les fresques sur les murs de la rotonde montrent des hommes mourant dans les bras de vieilles vierges bleues, les hommes tombent de croix, de gibets, tombent, tombent.

J'ai fait un rêve, dit Kent le barbu à l'un des hommes qui trépigment par là, hésitent, n'osent pas s'asseoir, contemplant la table dressée sans savoir si c'est pour eux et l'un d'eux pépie : voici mon fils de la main gauche (rires), Prépa Sup de Co Erasmus à Shanghai, etc.

Le rêve : une fille avait commis un acte épouvantable. Je la livrais aux autorités après bonne combinaison d'un code secret. Je la serrais contre moi. Je voulais qu'elle échappe et qu'elle n'échappe pas (Kent).

Le vieux bonhomme a besoin d'aide : Lear bringuebale. Les ombres sont au garde-à-vous. Le vieux bonhomme et le barbu qui soutient le vieux bonhomme avancent de concert. Il pourrait y avoir de la musique, il n'y en a pas. Un homme en livrée fait tinter une fourchette contre la porcelaine d'une assiette.

Prépa Sup de Co Erasmus à Shanghai, dit Glouc (tout bas) à qui veut entendre. Son fils toussote, derrière. Entre le vieux Lear qui le fixe avec mépris et son père qui radote, le fils, Ed *alias* Edmond, va prendre une décision. N'importe quelle décision tant il se sent mal (rien ne passe, ne va passer entre ici et ici – la glotte). La vie est mal fichue. Vingt ans et la vie si mal fichue. La queue d'un dragon. Rien à en tirer sauf un fil de conscience. Il entend comme pour la première fois la plaisanterie du père : de la main gauche. Il tourne les talons. On lui ouvre la porte vers le parc.

Il tournicote dans les jardins, les cyprès taillés en pointe, drôles de jeunes gens jamais consolés, il déplie, plie une

lettre, la met dans sa poche, la retrouve, s'inquiète, la lit, replie. Il a une fossette sur la joue gauche. Une des filles passe par là, l'aînée de Lear, 1,80 mètre. Elle salue le garçon. Pas mal. Irrésistible même, perdu ainsi dans les allées semées de cyprès et de rosiers en boutons. Un peu mal fagoté c'est vrai. Mélancolique. Elle hésite un moment (Shanghai etc., pense-t-il qu'elle doit penser et il meurt de honte), elle passe. Ils se sont tous arrangés pour être en retard, les prétendants suivent les filles en sage colonne le long des allées ratissées du jardin de la famille du vieux Lear.

Sur la table Lear a, de l'avant-bras, balayé les couverts. Les ombres et les hommes en livrée ont couru pour empêcher que tout ne dégringole. Sur la table Lear a ouvert une carte vieille comme son arrière-grand-père. Les territoires. Sociétés. Pays et possessions. On les joue aux dés. Pas exactement aux dés : Lear jette un rubis minuscule sur la carte. L'Est, qui veut l'Est. La fille qui veut, accompagnée de son andouille de fiancé, s'agenouille, baise la main fripée (énorme, énorme et qui pourrait écraser encore) de Lear.

En échange, ma fille, dis-moi comme tu m'aimes.

On sait la suite, je vous aime père comme les mots ne peuvent pas dire, je vous aime plus que et plus que.

Ed de Shanghai et Cie épie par la fenêtre. La question c'est : quand son père réapparaîtra-t-il ? Pour l'instant Glouc reste bloqué sur la scène, les filles (on dirait dans leurs robes choisies des pétales de fausses fleurs) s'agenouillent, baisent les mains et les genoux du vieux. Le serviteur barbu est en retrait.

La première fille, l'aînée, 1,80 mètre, voit Ed par la fenêtre, moue creusée, chemisier bleu défait, teint pâle de qui a pris une décision ou ne dort pas ou ne dormira plus jamais. Vous n'avez pas connu le désenchantement ?

C'est le tour de la dernière sœur. Il va se passer quelque chose. D'inattendu.

Que les ombres et les livrées emportent les plats. Qu'on me débarrasse. Qu'on débarrasse le plancher.



Sur les parvis des maisons de l'emploi pour tous c'est chaque jour de chaque semaine qu'on tente les immolations. On entre en immolation après qu'on est entré en pauvreté avec élan de poursuivre jusqu'aux enfers la pauvreté. On va vous les enlever les 600 euros pour l'entourloupe d'avoir reçu les allocations chômage alors que vous travailliez, 600 euros que vous n'avez pas déclarés, ce non-variable-là (n'avez pas déclarés) s'appelle fraude aux Assedics et nous poursuivons fraude aux Assedics. En face, petit sourire (paie pas de mine). On se retire de la maison de l'emploi pour tous, s'organise, premier mail, deuxième mail, troisième mail, je prendrai feu ferai feu ferai le feu. Les milices anti-incendiaires sont composées de privés sans emploi qui à la maison de l'emploi pour tous revêtent le costume et tentent de repérer les malheureux qui. On inonde les parvis. Ça miroite un moment, c'est assez beau sous les lumières de mars. C'est un boulot tranquille, en fait.

Le garçon à la joue balafmée, on ne l'a pas revu depuis les clochards aux cloches des églises. Tu as demandé à Carrefour Market, au jeune gars qui fait le vigile et discute avec les caissières. Il voit qui tu veux dire mais non, il n'a revu personne, même pas les deux gros, les Falstaffs, le dernier dormait sur



un lit improvisé, des caquettes, et en guise d'oreiller un sac Carrefour, en face, sous le porche de la HSBC mais là t'as vu ils ont planté un pylône et depuis.



Le frisson est imperceptible. Le frisson agite bruyères et rhododendrons sauvages. Une sorte de petite peau, ce frisson, une peau tachetée qui enveloppe un drôle de corps s'il y a un corps.

Puis le vent se lève. Siffle par les oreilles de Ziad, entre au cerveau. Il est 14 heures 30. Ziad n'a pas dit à Durruty qu'aujourd'hui, à l'heure approximative où la voiture hier s'enflammait sur la route de montagne, il serait sur les lieux. On n'est pas déçu, le vent est obsédant.

Un camion monte, lent. Dépasse l'endroit où Ziad est en embuscade. Le moteur s'épuise, s'arrête aux Trois Fourches. Ziad note l'heure.

Le vent se calme. Ziad fouille les fourrés côté voiture, on n'a jamais pensé à protéger la route de la falaise qui tombe vers les lumières de la ville.

Aux Trois Fourches il n'y a pas de camionneur. Ziad montre sa carte. C'est bon, fait le Grec. Qui appelle Gabrielle. Il n'y a pas que les joues qui sont roses mais les lèvres et ce qui entoure, l'aura. Mince. Rien de neuf ? Elle éclate de rire. Jamais rien de neuf, qu'est-ce que vous croyez ? Vous allez venir nous voir tous les jours, monsieur le flic ? On n'a pas de Cadillac ni d'amis à Cadillac ni de compte aux îles Caïmans

et on n'a rien entendu sauf votre bazar aux pompiers et à vous. Elle s'approche de Ziad.

Le camionneur n'a pas eu le temps de déjeuner (les yeux plongés non dans ses yeux à elle mais dans toute la fraîcheur qui environne). Les cils battent rapidement, c'est peut-être une idée. Visage à deux doigts de celui de Ziad, le tout s'enflamme plus sûrement qu'une Cadillac sur une route de montagne et de frontière.

Ça ne vous regarde pas.

Puis entre ses dents : le camion a posé ici un garçon, un qui a fait de la route comme vous en ferez jamais.

Ziad tapote de l'index sur sa carte.

Non. Il est fatigué – il dort. Mettez-vous dans la tête que c'est pas un qui va en Cadillac et foutez-nous la paix.

Le Grec a quitté la cuisine.

Faites ce qu'elle vous dit, ça vaudra mieux.

Ziad monte et descend jusqu'à la nuit, il a perdu sa journée cependant qu'un gosse dort aux Trois Fourches sous bonne garde de Grec débonnaire et de Proserpine.

Ziad s'aplatit dans les bruyères humides, éternue, se colle à la terre mêlée de cendres de carcasse de Cadillac, s'endort un instant qui paraît une nuit, la nuit la dernière ouvre le rideau sur des plaines ondoyantes, on marche, ça marche avec vous et le terrain est glissant, des surfaces s'enfoncent, d'autres remontent plissées vieilles crevassées, ma vieille terre dit le héros du rêve de l'ultime nuit qui monte et descend et soudain, ce que personne ne peut prévoir, venu de nulle part : un coup de feu. Que Ziad reçoit plein cœur ou plein ventre, il gémit tortillé de douleur – il n'y a pas que la terre qui monte puis descend mais les histoires, les histoires montent puis descendent, jouent les chenilles, les histoires.

Ziad, douloureux, au centre de l'histoire, se réveille. La joue contre une écharpe de laine colorée qui a volé par là. Qu'il serre contre lui.

Il a rêvé le coup de feu, la blessure. Il a rêvé. Pas la moindre douleur.

Celui qui n'a pas rêvé le coup de feu c'est le conducteur de la Cadillac. Il l'a reçu dans la tempe. À côté l'autre est mort d'asphyxie. C'est Ximun qui confirme au téléphone. Et quelqu'un a filé. Un troisième passager. Quelqu'un qui n'a pas fait beaucoup de bruit s'est faulilé dans les buissons.



## LES PERSONNAGES

Falstaff 1

Falstaff 2

Les nu-pieds

Gérard Durruty, Gé, commissaire de police

Ziad Zerdoumi, lieutenant de police

Zelda, lieutenant de police

Tom, *alias* Tom le tatoué, lieutenant de police stagiaire

Ximun, médecin légiste, quelque chose d'autre encore

Nelson, expert psychiatre auprès de la police

Le Grec, qui tient le boui-boui des Trois Fourches

Gabrielle, la femme du Grec

Hannah Baumartein, l'inconnu(e), amnésique

Une très vieille dame rousse

Hannah Baugmartein, *alias* Mélodie, infirmière  
Christelle, une autre (petite et sur talons) infirmière  
Le souvenir de Lucie, ex-femme de Gérard Durruty

Kent le barbu ou Kent l'imberbe, serviteur de Lear  
Lear, qu'on ne présente pas

Goneril, fille de Lear

Régane, fille de Lear

Cordelia, dernière fille de Lear

Albany, Al, époux de Goneril

Cornouailles, *alias* M. Pétrole, époux de Régane

Gloucester, *alias* Glouc, ami et proche de Lear, magnat de  
la finance

Ed de Shanghai, Edmond, *alias* le bâtard ou l'illégitime,  
fils de Glouc

Ed le légitime, Edgar, Ed bis, *alias* Tom de Bedlam, parfois  
appelé l'errant, fils de Glouc

Roberto Saizirbitoria 1, dit la fouine

Roberto Saizirbitoria 2, dit Saizir

Haas, petit ou gros malfrat et oncle présumé d'Hannah  
Baugmartein *alias* Mélodie

Hamidovic, petit malfrat

Ise, jeune fille aux cheveux qui brûlent

Mme Heidi

Zénon, crotale

Troy, *cow-boy* et quelque chose de plus

Le GPU : Groupe des puissances unies

Un vieux colonel du GPU

Quelques figurants du GPU

D'autres figurants : Jean-Gabriel, Jon, la femme de Haas,  
un coiffeur, Kar et Pol, Ham et Mat, trois hommes, Yuda,  
France (époux de Cordelia), un capitaine.

Quelques hiboux  
Un cheval blanc  
Des ours imaginés  
Un âne  
La guerre  
Une Cadillac  
Des tas de rubis



## LES LIEUX

La ville d'en haut  
La ville d'en bas  
  
Le fleuve  
La poste  
La route des cimes

Les Trois Fourches  
La frontière  
Les forêts

La rue Alsace-Lorraine  
Le Carrefour Market  
La rue Cuzacq  
La rue Victor-Hugo  
L'hôtel Ibis, où dort Ziad  
Le Jean Jaurès  
Le Majestic, café crasseux  
Le café de Mme Heidi à la frontière

L'hôpital

La prison où Kent est en garde à vue (GAV) et où meurt  
Cordelia

La prison sur la colline de Saizirbitoria n° 2

La chambre du crime, rue Albert-Thomas  
La chambre de détention de Zelda – qui sait où  
L'appartement de Durruty sur le fleuve

Le salon où meurt Ed le bâtard  
Les baraquements, ou Algeco, des nu-pieds en forêt  
Les deux palais, leurs fresques, leurs jardins à cyprès et  
leurs piscines à remous  
Les cabanons de chasseurs ou palombières  
Les terres du nord  
Le promontoire sur l'océan



La fille est vêtue de blanc, le vieux lion a jeté le rubis sur la carte une troisième fois mais, avec infiniment de douceur, elle a haussé les épaules. La grande, derrière, qui s'intéresse à la fenêtre plus qu'à son père et à son fiancé et l'autre, Régane, qui vient de faire ses vœux, les mêmes, je vous aime père plus que et plus que, toutes les deux répriment un fou rire, Cordelia se retourne un peu triste, le vieux lion joue un jeu perdant comme on sait ; il a repris le rubis qu'il tourne entre pouce et index, il dit : c'est vulgaire, non ? – Cordelia ne répond pas.

Alors, ma fille ?

Rien.

Rien ne peut venir de rien.

Rien pourtant.

Les rires deviennent ricanements, les couverts qu'on a rattrapés tout à l'heure à la volée, le vieux Lear (que Kent le barbu soutient d'une main sous l'aisselle) les balance de

nouveau et violemment, les assiettes aux quatre coins de la pièce se brisent et les filles baissent le nez, les deux sauf Cordelia qui insiste.

Rien comme amour impossible. C'est une langue que je n'ai point.

Plutôt que de devenir fou tout de suite le lion rugit : cette fille est en vente et c'est pas cher. Que les deux autres se partagent le tout.

France qui était là, derrière, qui a tout observé, rubis, rires et fenêtre, avance : je ne cherche rien d'autre que le cœur de Cordelia sur sa langue.

(Rires des sœurs.)

Sur sa langue, sur sa langue, répète le vieux.

Kent soutient le vieillard qui marche sur les débris de porcelaine et le vieillard repousse Kent le barbu : fichez-moi le camp avec elle ; que les deux aînées m'hébergent moitié-moitié moi et mes cent hommes en livrée. Que le reste parte au diable. La fille en blanc et le barbu.

Ce qu'a aimé le vieux Lear part au diable.

Kent le barbu : en exil.

Plus tard, un drôle de bonhomme imberbe fait son apparition auprès de Lear qui erre dans le parc du château. Lear de nouveau est soutenu d'une main sous l'aisselle. Le nouvel inconnu imberbe joue ce rôle de soutien à merveille. Merveille, merveille, grommelle le vieux Lear qui a faim et que les serviteurs de sa fille n° 1 ne servent pas. Qui êtes-vous donc, l'imberbe ? Puis Lear oublie la question. N'a plus toute sa tête ; imberbe et méconnaissable, Kent déguisé le plaint et soutient.



Un peu de confiture au creux du nombril de Gabrielle. 5 heures du matin, elle sautille, enfile ses collants ; Ziad reçoit une balle dans le ventre chaque fois qu'il s'assoupit et c'est pourquoi il ne dort plus. Tu en connais des types qui ont toute la force ? Celle des taureaux ?

Elle tire sur la fermeture Éclair de ses bottes. Ébouriffe les cheveux de Ziad, les coiffe en arrière. T'es un drôle de type. Un flic, il dit. Un drôle de flic. Et le gosse des Trois Fourches ? Chut, dit Gabrielle. Elle s'en va. Moteur.

Jamais le sommeil ne vient. On fait les opérations, dit Ziad à voix haute, on se met au clair avec chacune des équations et on arrive à l'unité, on devient une très petite unité, la plus petite. Fin comme ça – au bout du compte peut-être on trouvera le repos.

Une lumière derrière les mauvaises persiennes. Une lumière bleue puis jaune, rosée enfin, le lieutenant de police Ziad Zerdoumi pense : l'ondée vient, nous dévaste.

C'est le jeune Tom qui vient le chercher, envoyé par Durruty. Ils ont localisé l'hôtel Ibis où le lieutenant passe nuits (et jours). Dans les bras de Tom, Ziad s'endort. Bientôt, à l'hôpital, les persiennes sont fermées. Le lieutenant entre en cure de sommeil.



Cependant qu'une femme marche, précipitée, sans naturel, court presque, jambes élastiques musclées. Trop bien coiffée, elle porte un manteau d'homme. Dessous, sa robe de soirée est déchirée. On remarque les écorchures, les bas filés, la pommette droite écorchée comme le dos des mains, le sac à main Gucci, la désorientation. Elle parcourt la ville, suivant le fleuve. Elle fait demi-tour, longe le fleuve encore, quitte la ville par les quartiers nord, traverse la zone industrielle au milieu de laquelle sont perdus quelques jardins potagers. Elle hésite, fait demi-tour encore une fois. D'un côté Raux, de l'autre Métaladour, bâtisses posées sous ciel bas. Cette posture guindée, sac serré contre la poitrine, si c'était tout ce qu'on peut, au fond, en matière de naturel, en matière de vérité.

Cependant que Tom et Zelda ont repris l'enquête abandonnée par Ziad. Durruty rugit toujours, fidèlement. À propos de Ziad si on commente c'est pour rappeler les risques du surmenage. Tom ne dit pas qu'il l'a pris dans ses bras, dans la chambre de l'hôtel Ibis. Il ne dit pas que Ziad pleurait dans le sommeil, que les infirmiers l'ont arraché aux draps de la chambre de l'hôtel.

Dans le bureau de Ziad, Ximun propose des éléments de réponse : la vitesse à laquelle roulait la Cadillac, le nombre et le sexe des passagers.

L'arme est celle avec laquelle on tue les zombies dans les jeux vidéo. Un truc de militaire, tu trouves ça partout. Le rubis n'a pas de valeur, un rubis de montre, synthétique.

Hypothèse : ils étaient trois dans la voiture. Deux hommes plus un passager qui a tenu l'arme, empreinte sur la crosse du Beretta comme sur le siège arrière. L'homme qui conduisait, la balle dans la tempe l'a bel et bien arrêté. Le passager n° 3 a disparu. L'incendie ? On a récupéré ça. Sur le bureau

(Tom y est assis tandis que Zelda marche de long en large), Ximun pose un sac plastique dans lequel sont chiffonnés ce qui reste de sous-vêtements aux dentelles anciennement blanches. Durruty passe la tête dans la porte : c'est pas bientôt fini ? Il n'y a rien là-dedans, on classe, les enfants.

L'écharpe du vent, dit Tom.

Le délire de Ziad.

Eh bien ça suffit d'un.

Ximun : il y a un pistolet qui a servi. Deux types carbonisés. Quelqu'un dans la nature. C'est pas tout à fait rien. À propos des gars on ne sait rien encore. Ils sont bien amochés. La Cadillac, on est sur la piste. Tu nous emmerdes, Gé.

Durruty prend la Ventoline dans la poche de son vieux pantalon de velours râpé. Et c'est même pas le printemps, il dit.

Ximun, un ton plus haut : Ziad à l'hôpital, c'est quand même pas tout à fait rien ?

Tom chante *Amapola*.

Zelda : qu'est-ce qu'ils faisaient là les sous-vêtements ? Elle aurait dû les porter, la fille, s'il y a une fille, non ?



C'est l'affolement. 9 avril, quelques rosiers de haie verdissent, fabriquent des boutons lilliputiens. Dans le café Jaurès (à l'angle des boulevards Jaurès et Alsace-Lorraine), la télévision est allumée (un jeu d'argent), derrière la vitre sale : des chaises de toutes les couleurs. Deux gars mangent vite et sans parler et Durruty (gros comme on n'a jamais remarqué) est assis en

face d'une femme, la trentaine (cheveux longs, bruns). La fille parle avec ses mains. Ventoline, deux fois. Durruty, cet air accablé de fin du monde et de peur pour tous. Cet air : ce que vous dites n'est rien à côté du reste, qui.

À l'hôpital, Ziad est au repos. Aux moments de veille, il prend des notes sur son carnet. La nuit, malgré le traitement, dans les couloirs de l'hôpital, il appelle Gabrielle.

C'est l'affolement dans la ville. Les policiers municipaux devant le fleuve déplacent ceux qui y sont installés. Alerte orange. Falstaff 1 et 2 ne sont pas revenus. Le jeune a quitté la ville, a porté ses bagarres ailleurs. Les policiers municipaux parlementent. Trois clochards traînent leurs chiens plus loin. Le premier, qui ouvre la marche, tangué. Il lui reste des cheveux. Le crâne, au-dessus, est bien rouge.

Le vent souffle fort, il a mis par terre des arbustes dans le parc, a cassé des branches. A déraciné un jeune cyprès. Le ciel est d'un calme contradictoire, ses flaques grises gisent, flottent ou couvrent sans mouvement nos têtes et les toits et le fleuve. Ça gonfle, pourtant.

On voit ça : une fille entre et sort d'un magasin, sur l'épaule un sac Gucci, à la main une large boîte à chaussures, la fille avance, une rafale la prend rue Port-neuf, une chaise s'envole, elle s'envole derrière, du moins manteau et cheveux s'envolent, cheveux pour de bon ; perruque longue et blonde, près des canards, glisse sur l'eau. La boîte à chaussures est tombée, ouverte. Une botte d'un côté et l'autre de l'autre, pattes de pantin désarticulé, s'échappent. La fille crie mais on n'entend rien tant le vent hurle. La fille au crâne pelé se recroqueville dans un coin.

Mélo die est infirmière aux urgences. Cette nuit, dit-elle à Durruty, on a reçu une drôle de fille. Elle est amnésique.

Elle porte une perruque. À tout hasard : on ne vous a signalé la disparition de personne ?

Rien que je sache, dit Durruty.

Durruty a du mal à faire face au vent : il démarre tandis que la jeune infirmière finit son Perrier citron et le regarde s'éloigner. Pas bavard le commissaire. Mélodie a donné son ancien numéro de portable. Elle ouvre un petit carnet.

J'espère que j'ai pas fait une connerie.

La fille à la perruque a débarqué dans sa vie. La fille sans mémoire. Tout, arbres de ville et piétons, penche. Ces obliques, dans mon champ de vision. Mélodie cligne des yeux, c'est pire, des bâtons prêts à tomber, à quelques centimètres du sol, tout droits les manteaux et les arbres dans leur chute progressive, de la verticale à l'horizontale, passant par le milieu, l'oblique.

Ça n'a rien à voir. La fille, ça n'a rien à voir, c'est une chute spectaculaire et quand tu es en bas tu tombes encore, comme s'il y avait des sols dessous les sols et qu'ils pouvaient te recueillir. Bientôt il n'y a plus personne dehors. Mélodie grignote le bout de son stylo. Elle est bien, à quelques mètres le fleuve vert presque noir roule. Premièrement, ne pas bouger. Deuxièmement, la satisfaction d'avoir fait ce qu'elle a fait. Elle aurait pu apprendre quelque chose du commissaire mais rien ; la fille n'a aucune identité. Troisièmement, apprécier sa chance : c'est ce qu'on est en droit d'attendre de la vie et parfois si seulement tu sais prendre, on te donne. Ne pas dégringoler sous l'empire de la joie. Rester droite. Attendre que le vent se calme et partir, à pied, brouillant les pistes de ceux qui se mettront à sa poursuite peut-être.

La fille sans mémoire est ce qui lui est arrivé de plus extraordinaire jusque-là.



Il y a toute une série de lettres, des lettres fausses, des lettres vraies reçues par miracle, des lettres perdues qui provoquent le désastre. Il y a une première lettre, une fausse, celle qu'Ed (beau, grand, chemise bleue ouverte sur poitrine glabre, joues pliées de fossettes d'enfant, front soucieux) remet précipitamment dans sa poche quand son père le rejoint dans le parc du domaine de Lear, entre cyprès et marronniers.

La lettre lue par Ed est de son frère.

De son frère Ed comme lui.

La lettre l'engage à se débarrasser des vieux dont on ne sait que faire parce que c'est le temps des jeunes. Des vieux : des pères. D'un père, pour ainsi dire. Le père, Gloucester, c'est-à-dire Glouc, n'en croit pas ses oreilles. Ni ses yeux quand il lit à son tour et reconnaît l'écriture de son fils aîné et légitime puis il croit l'incroyable parce qu'il y a toujours quelque chose, dans l'incroyable, qu'on doit croire. On va faire la chasse à Ed *alias* Edgar, frère qui fomenta le meurtre d'un père. Meurtre d'un père par fils aimé et légitime. La forme du parricide ? Un coup de bâton sur la tête, du plomb versé et fondu dans l'oreille, le poison. En fait, la lettre ne dit rien de la méthode.

Plus tard Edgar le fils dénoncé et innocent s'enfuit par la fenêtre et courra à travers les campagnes devenues folles sous les tempêtes et les averses. Il deviendra fou.

Kent, le bonhomme d'abord barbu, exilé par Lear, a fait semblant de s'exiler. Il est resté, sous forme imberbe, auprès de son vieux compagnon richissime qui perd la tête. Lear ne



le reconnaît pas, qui ne pense qu'à ses filles et à la dispersion qu'il commet et subit, rage joyeuse, sauvage.

Puis Kent vieux bonhomme sous forme imberbe est arrêté. Une des filles veut s'en débarrasser, elle joue des relations héritées de son père, voilà Kent dans une cellule, lui qui fréquentait les palaces et les soirées mondaines. On n'a pas fouillé le vieux bonhomme : entre la chemise et la peau il gardait une lettre. Cette lettre, quelqu'un l'a donnée à Kent (où ? Dans le parc des cyprès, dans la rue des sans-logis ?), quelqu'un subrepticement l'a donnée à Kent, c'est la lettre mystère venue de rien ou de miracle, elle a traversé une mer, elle est là, sur la peau de Kent qui passe la nuit en GAV.

La lettre annonce que des forces s'organisent, menées par quelqu'un qui a sur la langue son cœur et joue de ses alliances. Des dégâts sont à prévoir, collatéraux. La dame qui a la bouche sur le cœur possède des moyens et des fins.

La lettre que porte Kent, Kent la perdra. On la portera à Durruty.

On a relâché le pauvre vieux qui ne savait pas qu'il perdait derrière lui, courant comme un chien à son maître, au palais, la lettre miracle, la lettre mystère, toute l'espérance.

Quand Durruty prend connaissance de la lettre, il voudrait en informer son meilleur lieutenant et ami mais celui-ci est en cure de sommeil à l'hôpital.

C'est bien ma veine, dit Durruty, qu'une voiture des années 1970 brûle à la frontière. Ordonner la fin de l'enquête. Au retour de Ziad, plus un mot des Trois Fourches ni de la fille qui lui a tourné la tête.

C'est bien ma veine, pense Durruty, qu'un type hyper organisé perde une lettre en sortant de GAV alors qu'on l'avait même pas fouillé.

C'est un truc de vieux fou. Un truc de vieux fou qu'on prend trop au sérieux. Durruty cherche dans sa tignasse. Le vent et les filles, Mélodie, la disparue, une attaque sur la ville, une attaque de la ville, le vent, encore. Et Ziad qui fait l'enfant. Durruty oublie la lettre.



Grande, élancée, cheveux longs, marche sous la pluie : le vent s'est calmé, il a fait place à une pluie serrée, concentrée. La grande fille marche courbée pour se protéger du rideau oblique de la pluie. Mélodie. C'est Mélodie, c'est elle qui a rencontré l'inconnue amnésique aux urgences la nuit dernière, c'est elle qui a parlé au commissaire, c'est elle qui marche avec la vitalité des raisonneurs et des amants. Comme si elle avait lu tous les livres, ceux avec les formules algébriques complexes. Ce qui prouve sa brillante indépendance d'esprit et de caractère, c'est ce rendez-vous qu'elle a obtenu avec le commissaire. Dans un café qu'elle a choisi. La stratégie – ben, ça n'a pas donné grand-chose mais elle en est là, maintenant, à donner des rendez-vous, à chercher des informations et à diriger sa vie. Pas seulement sa vie. C'est ainsi qu'elle marche, dans cet élan, voûtée un peu pour faire face. 62, rue Cuzacq, deuxième rendez-vous de la journée. Elle avance, le sac de courses contre elle (la crème colorante), jette un œil sur les numéros et les peupliers, recule de temps en temps quand passe en trombe une voiture qui l'éclabousse. 57. 61. 87. Entre le 61 et le 87 une zone vierge, où on pourrait s'avancer

mais il est déjà 16 heures 45 et elle a rendez-vous à 17 heures. En même temps, si le 62 est caché par là-bas elle n'a pas le choix. Elle a dû rater quelque chose avant le terrain vierge qui descend en virage vers la bretelle d'autoroute. Elle fait demi-tour : rien. Toujours la zone vierge et la descente vers l'A64. Elle ne peut pas s'engager ; elle s'engage. Les voitures klaxonnent. C'est alors, après dix minutes de marche : elle était du côté des numéros impairs. Il faut revenir. L'espoir renaît. Traverser n'est pas simple et elle a vingt-cinq minutes de retard. Elle traverse. Les commerces, Tam Tam Club, Pizza Bel'arte, Finky toilettage pour chiens. Pas un numéro. Avance, c'est la Fnac, immense, contourne. Numéro 9 après la Fnac et quarante-cinq minutes de retard. Les os mouillés, le cou, les reins. Les pieds dans l'eau froide. Encore des numéros impairs. Une rue aux deux côtés impairs. En fait : il faut avancer, avancer jusqu'au numéro 1 de l'avenue des Troènes et poursuivre longuement et ce sera le numéro 2 de la rue Cuzacq, ça jusqu'au 62, où elle a rendez-vous. Elle renonce. Tombe sous un minuscule porche. Les gens se pressent. Assise elle leur fait des grimaces. C'était il y a un siècle ou deux le rendez-vous avec Durruty commissaire de police. Là, ça va passer, on va attendre, oublier. Une inconnue, belle et amnésique à souhait, a débarqué dans sa vie, à qui elle a offert l'hospitalité. Ça s'est passé comme ça... Elle ne racontera pas, elle est fatiguée. Les gens lui jettent un coup d'œil, il semble qu'elle porte sur le visage une sévérité qui éloigne. Que ce soit clair. Sévère et agacée. Elle se lèverait (tremble de froid, n'a pas la force), pantomimerait quelque chose de tout à fait grotesque et emporté qui dirait leur fait à ceux qui la regardent et à ceux qui ne la regardent pas. Tous également sont dégueulasses. Mais la plus dégueulasse, c'est elle-même. Grimace à n'en plus finir.

Quand la nuit est tombée elle se relève. Il ne pleut plus, l'air est un peu doux, après toute la pluie les pollens en profitent pour virevolter, sérénades.

On peut croire qu'elle a tout oublié. Elle s'éloigne, amnésique à son tour ou mimant l'amnésie : ça s'appelle une crise d'angoisse, j'ai un but que je ne connais pas, mais la cohérence, quelle cohérence.

Elle est suivie. On connaît des états météorologiques capricieux. Reprise de tempêtes de vent et d'averses. Puis fin des tempêtes. Après la rue Cuzacq, elle a tourné à gauche où est l'étrange cimetière de sable des sœurs de la charité, moutonnement des petits corps sous les remblais de sable ornés de coquillages et derrière, loin derrière est l'océan. Les corps installés dans des sacs plastique puis enterrés puis pétris par le sable qu'on peigne, arrange au râteau après les vents. Ils font des dunes minuscules, côte à côte.

Elle avance, suivie. Un grand peuplier cache l'entrée d'une demeure que la route a coupée en deux, le parc est de l'autre côté, potager commun. Elle contourne le peuplier parce qu'il brille dans la nuit. Elle rentre chez elle mais avant : tourner autour du grand tronc pelé. Trois fois.

C'est ici. On le voit, l'oiseau, cloué en haut, plumage ruisselant d'eau et de lumière, on l'aperçoit au moment même où elle, elle l'aperçoit. Un hibou. Elle s'accroupit. Pense qu'elle va poursuivre la route en rampant. Élégalement on la relève. Un homme la relève. Un homme poli et discret aux chaussures en peau d'agneau la relève. Elle remercie l'étranger. Hannah, dit-elle en ouvrant la porte. La fille inconnue et chauve qu'elle appelle Hannah est assise sur le lit, éperdue. Si tu savais, dit Mélodie, j'ai vu un oiseau cloué à l'arbre, pendu par les pattes.

Elle ne dit rien de l'homme élégant qui l'a raccompagnée.  
Hannah : le commissaire savait quelque chose ?

Déception.

Je vous ai regardés dans le café (c'est vrai : la grande fille en manteau noir tournait autour du café, dans le vent, boîte de chaussures et perruque arrachées).

Toutes les deux passent en revue pour la quinzième fois le contenu du sac qu'Hannah, puisque Hannah il y a, portait sur elle quand elle est arrivée aux urgences de l'hôpital. Une perruque de rechange. L'argent (des liasses de billets de 500 euros), qu'elles ont caché sous les serviettes de toilette dans la salle de bains, tout en haut. Il faut une chaise pour l'accès. On ne te trouvera jamais, dit Mélodie rayonnante tandis qu'Hannah, plongée dans des marais d'oubli, cherche, sac sur les genoux, en aveugle, une piste de souvenir par le toucher. Un pendentif, un rubis minuscule. Le portefeuille et son cuir écorché. Aucun papier d'identité.

Mélodie caresse Hannah dans le dos.

Il faut qu'on revoie le commissaire, qu'on lui donne les indices au grand complet.

Panique.

Mardi matin, Mélodie part travailler. Elle enferme la fausse Hannah derrière elle. Bien sûr elle l'emprisonne. En quelque sorte. Mais ce n'est pas pareil. Rien n'est pareil dans cette histoire. Elle raisonne. Siffle en s'éloignant. Ce soir, retrouver la fille au crâne pelé, lui mettre la perruque. Se faire un shampoing blondissant.

